

Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature

Volume 62

Number 1 *Mythologies postcoloniales: Entre défaitisme de l'histoire et syndrome de la citadelle*

Article 14

6-1-2004

Hamidou DIA (2003). Poésie africaine et engagement. Essai

Lilian Kesteloot

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Kesteloot, Lilian (2004) "Hamidou DIA (2003). Poésie africaine et engagement. Essai," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 62 : No. 1 , Article 14.

Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol62/iss1/14>

This Compte Rendu is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

DIA, Hamidou (2003). *Poésie africaine et engagement. Essai*, Paris, Éditions Acoria (coll. « Les mots en partage), 159 p.

Le premier agrément de cet essai sur la poésie africaine consiste en un langage alerte, simple, naturel, sans rien de la lourdeur académique devenue courante dans ce genre d'ouvrage : ce n'est pas une thèse à prétentions scientifiques avec surcharge de citations et de références, mais une série de réflexions qu'un critique littéraire qui est aussi écrivain développe tranquillement sur la poésie négro-africaine. Pour lui-même et pour les autres. D'où ce côté familier « parcours libre », dit-il, et qui le rend agréable à fréquenter, un peu à l'image de son auteur.

La première moitié de l'ouvrage est consacrée aux débats anciens et récents sur les littératures nationales. Et tout d'abord, Dia ressuscite la fameuse querelle de 1955 autour de la poésie nationale, qui s'est déroulée à travers la revue *Présence Africaine*. Précisons, avant tout, que poésie « nationale » ne signifiait en ce temps là rien d'autre que poésie négro-africaine. Nous sommes cinq ans avant les indépendances, en plein front commun de la Négritude. Hamidou Dia rappelle donc, documents à l'appui (et c'est précieux), la fameuse injonction d'Aragon – poète français communiste de renom – à ses collègues « vers-libristes » francophones de tous bords, afin qu'ils reviennent au vers régulier et aux formes prosodiques (sonnet, ballade, etc.) de la poésie classique, au nom d'un « héritage culturel » et d'un « nationalisme » accentué.

On serait surpris aujourd'hui et on se demanderait en quoi cela concernait nos écrivains africains si René Depestre, poète haïtien, n'avait réagi à l'époque en s'alignant sur les « leçons » du grand frère Aragon, au nom de « ceux qui ont l'honneur de partager avec vous, créateurs français, l'héritage de la prosodie, la continuation renouvelée des mesures traditionnelles propres au développement de la poésie en France ». Or Depestre avait déjà publié *Minerai noir* et *Végétations de clarté*, poèmes en vers libres gonflés de révolte nègre; et pratiquement tous les poètes de l'*Anthologie* de Senghor s'étaient manifestés, eux aussi, dans la pratique du vers libre.

C'est donc à travers cette réaction de Depestre que le débat atteint le milieu noir, qui réagit à son tour avec divers degrés d'indignation. Comment pouvait-on accepter que Depestre ou X veuille « subordonner les éléments africains au cadre linguistique et prosodique français » ?, écrit Hamidou Dia. Et de rendre compte à son tour des réactions de Senghor, A. M. Wade, G. Desportes, Sainville, Gratiant. Et surtout de Césaire et de David Diop dont les interventions furent les plus virulentes et contribuèrent à liquider le débat, un peu vite.

Le fameux poème de Césaire en réponse à Depestre lui conseillait :

Camarade, c'est un problème assurément très grave
des rapports de la poésie et de la Révolution
le fond conditionne la forme
et si l'on s'avisait aussi du détour dialectique
par quoi la forme prenant sa revanche
comme un figuier maudit étouffe le poème...
crois-m'en comme jadis
bats-nous le bon tam-tam
éclaboussant leur nuit rance
d'un rut sommaire d'astres moudangs (24).

Faut-il le rappeler, Césaire comme Depestre étaient alors eux aussi « camarades » communistes, et plus ou moins contraints de tenir compte des avis d'Aragon, alors « pape » en matière de poésie, aux yeux du Parti communiste français.

Sans s'attarder sur ce contexte très particulier, Hamidou Dia développe l'art poétique de Césaire contenu dans ce poème dont il reproduit l'intégralité. Ensuite il analyse la réponse de Depestre qui, sous la pression des « afro-centristes » d'alors, va « considérablement atténuer le sens de sa lettre à Dobzinski » (où il avait embrayé sur le discours d'Aragon), tout en essayant d'argumenter que Haïti était un cas spécial de vieille tradition française, et que viendrait un temps où tout le monde y parlerait français, que le créole n'avait que peu d'avenir, etc. Le rappel de ces joutes verbales ne manque pas de pertinence dans la mesure où les écrivains de la Négritude déjouèrent ainsi « ce qu'on pourrait appeler une tentative d'annexion » (Mouralis) – et ce ne sera pas la dernière... C'est pourquoi, conclut Hamidou Dia, à partir de cette date, les poètes négro-africains développeront sans complexe et contenus culturels africains) et politique (nécessité de l'engagement anticolonial et lutte contre l'aliénation culturelle).

« Sans complexe, reprend Hamidou Dia, mais aussi sans avoir résolu les problèmes posés en 1955 ! ». En effet, la partie la plus instructive de ce chapitre se trouve dans la façon dont Hamidou Dia actualise ce débat ancien que l'on croyait totalement dépassé. Et tout d'abord concernant la langue d'écriture. Il fait très justement remarquer que pas plus Césaire que Depestre ou David Diop n'ont remis en question l'usage du français : « ils ont escamoté la question ». Effectivement, alors que le problème du créole, et combien plus encore celui des langues africaines, se repose avec force aujourd'hui.

C'est bien ce problème linguistique qui provoque deux courants d'écriture parallèles : les textes en français créolisé (Confiant, Pineau, Pépin,

Chamoiseau) et en afro-français (Sony Labou Tansi et d'autres) d'une part; et les écrits directement en créole (Parépou, Monchoachi) et en wolof (Cheikh Ndao, Saxir Thiam, Boris Diop), en peul (Hampate Ba, Seydou Nourou Ndiaye) ou en kikuyu (Ngugi wa'Thiongo). Deux courants qui traduisent une difficulté non identifiée en 1955 : la nécessité, pour une littérature nationale et populaire, de pratiquer d'abord les langues du pays. Le français étant resté, le temps le confirmera, la langue de l'élite plus ou moins bourgeoise, tant aux Antilles et en Haïti qu'en Afrique, où le français recule à grands pas. Car si aux Antilles les enfants sont scolarisés à 100 %, en Haïti comme en Afrique, la démographie dépasse largement les possibilités scolaires. Le problème est donc beaucoup plus aigu sur le continent noir.

En réalité, donc, la question qui se pose aujourd'hui n'est plus de suivre ou non les prosodies et formes héritées du français classique – et c'est encore plus vrai pour le roman qui a largué les modèles de Zola ou Flaubert depuis plus de vingt ans ! La question est de savoir : continue-t-on à écrire en français ? Et si oui, quel français ? orthodoxe (Cheikh Hamidou Kane) ? teinté de mots du terroir et d'expressions traduites (Massa Makan Diabate) ? ou encore carrément iconoclaste avec les « tropicalités » de Sony, ou le langage hybride de l'enfant soldat (*Allah n'est pas obligé*, de Kourouma) ?

Il semble que pour le poète, ce dernier exercice soit moins évident que pour le romancier. En effet, Kourouma a essayé toute la gamme de cet afro-français et en tire des effets intéressants dans la mesure où des héros populaires ou peu alphabétisés utilisent des niveaux de langue plus plausibles. En revanche, Boris Diop estime assez « inepte » cette volonté de coloniser ou de bâtardiser les langues étrangères (*Le Matin*, le 8 novembre 2003) et il préfère que l'écrivain s'exprime correctement dans sa ou ses langues d'écriture. Et il avertit du danger qu'entraînent ces laxismes linguistiques qui menaceraient également les langues africaines.

Et qu'en pense le poète ? Écoutons Hamidou Dia, qui est poète justement :

Les créateurs africains doivent se défier des anathèmes réciproques entre partisans et adversaires des langues nationales, comme s'il s'agissait d'un choix volontariste [...] Qu'ils créent dans la langue dans laquelle ils se sentent le plus à l'aise; [...] en réalité le créateur ne choisit pas sa langue, c'est la langue qui le choisit... et s'il vise à l'efficacité dans son travail créatif, la maîtrise de l'outil est indispensable.

Plus loin, Hamidou Dia s'explique plus amplement sur son expérience personnelle de la création poétique, sur les processus que ce besoin –

incompréhensible – d'écrire enclenche en lui, en nous rappelant les conseils de Rainer Maria Rilke : « Entrez en vous-même, cherchez le besoin qui vous fait écrire; examinez s'il pousse ses racines au plus profond de votre cœur. Confessez-vous à vous-même : mourriez-vous s'il vous était défendu d'écrire ? [...] Suis-je vraiment contraint d'écrire ? » (144). Question à laquelle Hamidou Dia répond : « l'écriture poétique est pour nous une nécessité à laquelle nous ne pouvons nous soustraire, et qui, d'une certaine manière, nous permet de vivre : dans l'inconfort ».

Dans l'inconfort, dit-il, dans la souffrance, dira-t-il encore,

dans l'attente obscure de quelque chose dont nous ne savons pas ce qu'elle est... Quelque chose en nous demande la parole... Nous sommes constamment habités par cette parole à naître quoique nous fassions, que nous nous étourdissions dans le quotidien, que nous plongeions dans le futile ou l'aride... Le surgissement de cette parole se fait à l'improviste; après seulement nous pouvons opérer sur elle un travail esthétique. Nous la débroussaillons, la dégrossissons.

Et là, Hamidou Dia met l'accent sur cet autre essentiel, dont il fera d'ailleurs le premier principe de ses propositions pour une poétique, dans le dernier chapitre de son essai : « Ni vrai, ni faux, un texte est d'abord beau ».

Il rappelle que le poème ne relève pas du même processus intellectuel que le texte philosophique, qu'il n'est réductible à aucun discours théorique. Que la valeur ethnographique, sociologique, politique d'un poème n'a rien à voir avec sa « littérarité » : que c'est l'auteur qui a une couleur, une nationalité, pas son texte; et encore tant de choses capitales sur l'acte d'écrire, et les critères de valeur d'une œuvre littéraire, qu'on semble avoir complètement oubliées dans nos contrées aujourd'hui.

Entre ces ultimes réflexions et son rappel de la première discussion qui agita l'intelligentsia littéraire africaine, Hamidou Dia s'étend sur cet autre grand débat des années 1980-85 concernant les littératures nationales : il en résumera l'histoire et en débusquera les pièges; entre autres, celui de « rompre la continuité historique avec nos aînés » (90); et celui d'enfermer l'écrivain dans un ghetto excluant ses collègues des pays voisins « alors que l'Afrique des micro-états et des nationalismes exacerbés, politiquement dangereuse, est historiquement condamnée, et que l'Afrique unie des nations est à venir » (89). Puis il focalise son analyse sur l'engagement passionné de David Diop et sur la manière dont Véronique Tadjo intériorise cet héritage dans *Latérite* et *À vol d'oiseau*... quarante ans plus tard. Véronique Tadjo qu'Hamidou Dia fait dialoguer avec Césaire, Roumain, D. Diop et Boris Diop, par le seul truchement de ses textes poétiques. À travers ces deux exemples, Dia répond à la question qu'il

pose : « À quel prix une poésie peut-elle être à la fois authentique et engagée ? »

Joli travail de critique littéraire ! Telle pourrait être notre conclusion pour l'ensemble de cet essai, dont nous conseillons vivement la lecture à nos collègues comme à nos étudiants; et plus encore à tous ceux qui se croient (abusivement ?) poètes nés, par inflation démagogique du terme, ou qui plus modestement s'essaient à l'écriture poétique sans boussole ni flambeau dans la nuit sénégalaise...

Lilian Kesteloot
IFAN
Universite de Dakar